



En Présence... L'Amourier éditions 2008

par Anne Malaprade (Site Poezibao.com - 11 novembre 2008)

Dix ans après *L'Espace du poème*, dans lequel Bernard Noël s'entretenait avec Dominique Sampiero, *En présence...* retrace cette fois un dialogue entre l'écrivain et Jean-Luc Bayard, qui lui avait consacré un essai, *L'Arbre de nom*, en 1995. La parole dédoublée entre l'un et l'autre est désormais également visible puisque un dvd permet de voir-parler Bernard Noël, filmé dans la maison de Rabelais "La Devinière", alors qu'il vient de composer un livre géant, *Chronique de la Gruëlie*, consacré à celui qu'il présente à la fin de cet échange comme "un perpétuel présent". Une voix se déroule, propose, conçoit, imagine : son timbre sonore et intime avive la langue et déploie un souci du sens qui s'articule harmonieusement au chanté mat des sons polyvalents. Si entendre Bernard Noël lire est un ravissement qui comble l'esprit logé au plus profond du corps, l'esprit fait corps, le découvrir dans une parole précédant le texte ou tout simplement hors texte est une expérience qui tient de l'écoute et de l'offrande musicale : sa voix goûte les mots et y décèle des échos incomparables, résonances en correspondances dont la syntaxe enveloppe un sens conçu comme pensée itinérante.

Dans ce dialogue dense et passionnant, Bernard Noël revient sans la clore sur une vie consacrée, à partir de quarante ans, exclusivement à l'écriture, à la lecture et au déchiffrement ouvert du monde. "Lire et écrire sont inséparables. J'ai essayé de réfléchir aussi sur vivre/écrire. Lire/écrire et vivre/écrire doivent se ressembler. Former une tresse. Depuis longtemps, je me dis que le temps investi dans la confection d'une chose fait partie de cette chose". Nous voyageons dans le temps et dans l'espace d'une œuvre-vie heureusement en perpétuel (re)modelage : Bernard Noël dit être né dans un Aubrac pour lequel le temps ne s'est pas enfui, les êtres accomplissant les gestes de la vie quotidienne dans un espace encore marqué par le Moyen-Âge ou, plus récemment, certains épisodes de la Révolution française. Plus tard, il expose les circonstances d'écriture de certains de ses livres alors qu'il découvrait le Yémen, l'Argentine ou encore l'URSS. Ces données biographiques et référentielles dessinent l'ombre d'une origine qui ne cesse de renaître à elle-même, dans des circonstances historiques, sociales et culturelles qui n'infléchissent jamais une nécessité expressive, l'écriture, qui se veut au présent, dans le présent, œuvrant au déploiement d'une intensité incarnée que les poèmes, les essais, le théâtre et les récits pressentent et réalisent tout à la fois.

Bernard Noël a traversé l'horreur, et s'est abandonné à l'imagination pour y survivre mentalement. Il a traversé son nom, et l'écriture l'a baptisé dans l'avenir d'aucune illusion. Il a traversé la Beauté et continue de la réfléchir en interrogeant le silence d'un musée imaginaire (Magritte, Matisse, et tant d'autres contemporains), l'élégance des langues prestigieuses telle que Villiers, Laclous, Nerval, Michelet ou encore Artaud l'ont esquissée. Évidence d'une simplicité souveraine, clarté paradoxale de l'obscurité, vision des invisibles, écarts entre réel et réalité : ces intuitions po-éthiques guident et soutiennent l'écriture noëlienne qui signe une expérience aussi bien esthétique que politique. Les mots impriment une lumière redoublée en étoffe temporelle que seul le travail de et dans la langue est à même de circonscrire. Cette langue certes "policée", qui s'inscrit dans une filiation mentale regroupant également Diderot, ou, plus surprenant, Faulkner et Lowry, refuse pour autant l'aliénation et la *sensure* : la matière du sens y imprime une présence octroyant au verbal une charge invisible par laquelle mots et choses parviennent, en éclair, à coïncider.

.../...



Changer le monde, certes. Changer la vue, avant tout, et dénoncer tous les stéréotypes qui l'accaparent. C'est en ce sens que l'écriture modifie le réel, et insuffle à la langue une présence qui prend acte des voix passées, souvent étrangement contemporaines. Alors, les textes de Bernard Noël transfigurent la "lumière du corps" en laquelle la singularité conjoint le collectif: le caché et l'intime débordent jusqu'en l'autre dans un espace-temps inassignable. L'invention formelle du monologue extérieur, qu'explorent entre autres *Le Syndrome de Gramsci*, *La Langue d'Anna*, *La Maladie du sens* ou *La Maladie de la chair*, consiste justement à écrire un récit à partir d'une contrainte formelle, l'emploi d'un pronom personnel ouvrant chaque phrase du texte en question. Bernard Noël espère parvenir à réunir l'ensemble de ces textes en un volume qui formera "une sorte de système mental", "ma petite comédie humaine". Monologue extérieur en "spirale" et "arabesque" parce que chaque pronom envisage l'identité dans l'altérité, le double jeu de l'un par et dans l'autre, qu'il soit tu, il, elle, nous, vous, on ou même je ! Le pronom rend visite à la langue en interrogeant son sujet : qui parle en moi, qui résonne en l'autre, quels impensés gouvernent ces mots outils par lesquels on a l'illusion de pouvoir désigner ? "Grave engagement", en effet, que d'interroger les ressources les plus faussement évidentes de la langue et d'extérioriser sur le papier les habitudes, l'histoire secrète et les cheminements universels qui ne se perdent jamais dans une mémoire avivée au contact d'une langue-chair découvrant la peau sous les mots.



En Présence... L'Amourier éditions 2008

par Alain Freixe (Patriote Côte d'Azur 17 octobre 2008)

En présence... que publient les éditions de l'Amourier dans leur collection *Voix d'écrits* est un livre d'entretiens de Bernard Noël avec Jean-Luc Bayard auquel est joint le DVD d'un film réalisé par Denis Lazerme, *En présence d'un homme*, tourné à propos du livre géant que Bernard Noël a réalisé avec le peintre Geneviève Besse et le sculpteur Olivier Seguin pour la maison Rabelais à la Devinière.

Jean-Luc Bayard parle volontiers de voyage à propos de ce projet : voyage dans une vie de création, traversée du temps de la vie d'un homme qui fait surgir aussi bien le passé que ce que ce que l'on pourrait faire si l'on croyait à l'avenir mais voilà si l'on est bien en présence d'un homme – et les questions de Jean-Luc Bayard n'y sont pas pour rien tant elles cherchent moins le renseignement, les anecdotes qu'à se joindre au propos par où s'affirme une solidarité entre questionneur et questionné – c'est que l'homme y est au présent !

Vous ne trouverez dans ce livre ni inventaire, ni somme, ni un Bernard Noël empaillé au passé, ni un Bernard Noël ennuagé de futur, soucieux à mourir de son œuvre !

Le poète Bernard Noël – et c'est là à mon sens la grande leçon de ce livre – s'efforce d'être moins poète et toujours plus homme. Un homme que "l'écriture engage gravement", un homme ouvert dans sa division, toujours rendu à ce qui le dessaisit de toute prise et le jette au présent sur les routes où écrire désespère certes dans le présent des mots tant il sait ne pouvoir sauver le vif mais qui d'un autre côté s'offre comme la seule voie possible où poursuivre jusqu'à ce qu'arrive la fin avec pour moteur un désir, inventeur de chemins, et une soif qui ne peut s'éteindre que dans de nouvelles fièvres. Un homme que toujours quelque chose



pousse dans l'inachevé, le vouant à l'interminable, dimension ouverte par la désertion des noms en lieu et place de Dieu, "vide vivant" dirait Jacques Dupin, vide germinatif où naît le vent qui anime la traversée. L'impossible traversée. Pour que ce soit "la fin qui signe". Un homme au "non" résistant qui sait que "c'est la guerre", "guerre avec la société dans laquelle nous vivons. C'est la guerre de continuer à écrire. C'est la guerre de ne pas se plier au commerce, à la consommation". Un homme pour qui "la poésie est le foyer de résistance de la langue vivante contre la langue consommée, réduite, univoque", poésie qui ne se prend jamais les pieds à ses propres miroirs. Un homme engagé en tant qu'écrivain moins par les sujets de ses textes que par son engagement dans l'écriture, engagement grave du côté de la vie.



Bernard Noël ou l'obstination du refus

par Jean-Marie Barnaud (Site Remue.net 12 janvier 2009)

(...)

Je rappelle que cet entretien, conduit par Jean-Luc Bayard et filmé par Denis Lazerme, propose en annexe un DVD qui redouble l'efficacité du titre *En présence...*, si pertinent, par le gros plan en continu qui donne à voir le visage de Noël dans l'activité de penser, avec ce caractère si particulier qu'on lui connaît : ces hésitations à la recherche de l'expression juste et simple, l'aveu parfois qu'il n'a pas la réponse, la progression lente et ferme dans la réflexion, ses silences, et cette voix qui jamais ne hausse le ton, qui s'exprime au contraire en douceur¹.

Tous témoignages d'une authenticité irréductible et qui depuis toujours se refuse à se payer de mots, tous signes en vérité de la force d'un engagement et d'une fidélité à soi-même qui m'ont toujours profondément ému et que résume une phrase du début de l'entretien :

Savoir nous défendre : est-ce là le problème ? Savoir résister n'est pas forcément savoir se défendre. Voilà ce qui m'apparaît brusquement. Je ne sais pas comment le justifier mais j'ai le sentiment qu'il est plus important de résister que de se défendre. Tu me diras que les deux mouvements sont inséparables, et que si on résiste, on se défend. Je voulais suggérer que résister va sans agressivité, et pas se défendre, car il faut répondre à l'agression par l'agressivité. Si on ne sait pas où est l'ennemi, on résiste à sa présence par principe².

Bien sûr, on trouve développés, dans ce livre, la plupart des thèmes de *La privation de sens* : l'efficacité redoutable de la télévision dans l'entreprise de déculturation qui fabrique "des cerveaux disponibles" en leur donnant du "vide" à consommer ; le travail de sape d'une domination qui n'a même plus besoin de recourir à la violence, et qui rend obsolète tout recours à la mémoire, tandis qu'à contrario est affirmée cette "loi morale élémentaire" que "rien ne saurait s'obtenir sans effort"...

Mais l'intérêt de ce livre, et des questions posées par Jean-Luc Bayard, c'est de replacer la résistance dans la perspective de toute une vie et de toute une œuvre, l'une et l'autre intimement mêlées, inséparables, comme est inséparable de l'écriture la lecture, et donc la reconnaissance de la littérature comme recours dans l'invention d'un sens : "C'est d'ailleurs le propre de la littérature que cette richesse du sens, sinon c'est de l'information et du journalisme"³

.../...



Il s'agit là d'un risque encouru, d'une aventure, dont, à l'origine et dans l'adolescence, un moment de "grâce" a tracé comme la nécessité sous la forme d'un impératif éthique dont Bernard Noël répète plusieurs fois la formule sans concession : " je ne veux pas être sauvé " ⁴

Position qui suppose aussi que jamais on ne cède à la fascination des formes que la littérature elle-même offrirait comme refuge.

Refuser d'être sauvé, cela vraiment oblige, et autorise que, le cas échéant, le cas qui impliquerait un mensonge, une tricherie, on se détourne de la littérature elle-même et en particulier de la poésie, dans un mouvement qui me fait penser à Celan, lorsqu'il évoque, dans *Le Méridien* le " pas ", la " contre-parole ", de Lucile : " la parole qui casse le fil, la parole qui n'est plus la révérence faite aux badauds et à l'histoire sur ses grands chevaux, c'est un acte de liberté. C'est un pas. "

Ce pas, Bernard Noël n'a cessé de le risquer et de le tenir.

C'est ce pas au dehors qui impose alors une autre nécessité, celle d'écrire : et à ce compte, écrire suppose l'épreuve d'une patience et d'une attente : " je suis devenu écrivain – exclusivement – parce que je me suis rendu compte qu'il me fallait pouvoir consacrer beaucoup de temps à l'attente. À l'attente de l'écriture " ⁵, à une attente qui est à la fois un plaisir et une discipline : " L'écriture est un travail sur soi en même temps qu'un travail sur elle " ⁶.

Aucun repliement sur soi cependant, s'il est vrai aussi que le geste d'écrire est une adresse à l'autre, de qui en retour l'écrivain attend la même patience, le même désir de refus, la même vigilance : ne pas espérer de quiconque le salut.

Peut-être serait-ce cela, la vraie fonction des livres en ces temps de détresse et de pauvreté : qu'ils proposent, là où plus aucune immortalité ne semble faire signe, et contre l'entreprise de réduction unidimensionnelle à quoi les pouvoirs surnois nous réduisent, ce que Bernard Noël nomme " l'immortalité collective ".

Seule manière authentique d'habiter son présent.

Les hommes, privés d'immortalité individuelle... ont inventé une immortalité collective, qui est la culture. La culture est devenue l'arbre de vie... Il n'est pas mauvais de le rappeler par les temps qui courent... parce que la culture est en danger. N'est-il pas étrange de penser que si la consommation s'empare de la culture, la culture deviendra notre Paradis perdu... ⁷

1- Le film de Denis Lazerme montre aussi le travail de Geneviève Besse et d'Olivier Seguin pour illustrer *Chroniques de la Gruélie*, livre géant de Bernard Noël, présenté sous forme de placards, et destiné à la maison de Rabelais, " La Devinière ".

2- p. 35.

3- p. 36.

4- en particulier p. 67.

5- p.57.

6- p.44.

7- p. 49.



Écrire au présent

par Aymen Hacen (en Tunisie : La Presse.tn ou Assahafa en langue arabe Janvier 2009)

S'il est un contemporain dont la langue et la littérature françaises peuvent s'honorer aujourd'hui, c'est bien Bernard Noël. Depuis plus de quarante ans, l'auteur d'*Extraits du corps* (1958) et de *Le Château de Cène* (1969) poursuit une quête inégalée explorant tous les genres littéraires, de la poésie au roman, passant par le théâtre, l'essai, la critique d'art, le reportage journalistique et la rédaction d'ouvrages de référence à l'instar du substantiel *Dictionnaire de la Commune*.

À vrai dire, il s'agit là d'une œuvre labyrinthique où l'on peut facilement se perdre tant Bernard Noël semble toujours aller de l'avant, multipliant les publications, les rencontres, les projets qui font de lui autant un écrivain fécond et protéiforme qu'un passeur qui se soucie peu du transitoire, de l'éphémère qui a nom "présent":

"La leçon numéro un de l'écriture, c'est qu'elle est au présent. On ne peut écrire qu'au présent. Quel que soit le temps qu'on emploie... Je me demande si la conjugaison a une vertu archéologique parce qu'elle nous projette dans le passé, dans le présent, dans le futur... Mais l'acte d'écrire est toujours au présent. Quand tu me demandes quelle fut l'influence sur moi de tout ce travail, c'est de m'avoir fait vivre au présent. La chose peut gêner mon entourage, parce que je refuse en général de me projeter hors du présent. Je ne le manifeste pas toujours mais penser au futur, imaginer des activités me révolte..." (p. 47)

C'est en effet la réponse de Bernard Noël à l'interrogation: "L'écriture permet-elle à la fois le présent, et ce que Roger Laporte appelle *l'effroyablement ancien*", interrogation soumise à l'auteur par Jean-Luc Bayard dans un nouveau livre, *En présence...*, où la "présence" est estimée à sa juste valeur puisque les trois points et les parenthèses ancrent l'entretien dans un présent éminemment présent qui a valeur d'aoriste gnomique. Valeur, peut-être, qui se trouve ainsi illustrée par cette autre expérience du temps dans et à travers l'écriture:

"... Mais écrire change ce qu'on avait en tête, ou en mémoire. Écrire, pour moi, reconduit l'oubli à l'oubli, c'est-à-dire qu'écrire éclaire quelque chose que cette clarté ensuite efface... Conséquence, écrire cette histoire du train c'était l'éclairer en l'effaçant." (p. 13)

Notons cependant que Bernard Noël n'adopte jamais un ton magistral ou une posture solennelle. L'auteur de *Le Sens la Sensure* et de *La Privation de sens* ne possède pas de réponses prêtes et encore moins de sens tout fait. Chez lui, dans sa vie d'homme et d'écrivain, les mots viennent doucement, émanant d'une réflexion profonde, souvent hésitante, afin que le sens prenne corps, lentement, sûrement, précisément. En témoigne à merveille sa façon de parler et celle de dire ses textes, que le film de Denis Lazerme met bien en évidence. Réalisé dans la maison natale de Rabelais, "La Devinière" (Touraine), qui, en 2005, a vu naître un livre géant, *Chronique de la Gruélie*, de 1m 75x1m 00, avec un texte inédit de Bernard Noël, des peintures et une maquette de Geneviève Besse, une couverture conçue par le sculpteur Olivier Seguin, ce film nous prouve que "si l'on est bien en présence d'un homme c'est que l'homme y est au présent".

(...)





Bernard Noël a été remarqué dès son premier recueil, *Extraits du corps*, par Aragon, Mandiargues, Blanchot, Michaux, etc. L'année 1956 était pour lui comme pour tant d'autres artistes et intellectuels celle de "l'écroulement du rêve socialiste", une fin brutale de la Révolution avec l'entrée des chars soviétiques à Budapest. Il ne s'est fait vraiment connaître que sous le pseudonyme d'Urbain d'Orlhac, en publiant *Le Château de Cène*, en 1969. En admirateur de Nerval: "Je rêvais d'écrire mon Aurélia". Urbain, et non Bernard était son prénom de baptême, celui de son grand-père. L'ouvrage était dédié à Pierre Morion – alias André Pieyre de Mandiargues pour *L'Anglais décrit dans le Château fermé* –. Jeu des pseudonymes, d'un château à l'autre, en écho et en hommage à l'aîné. Célébrité au goût amer déclenchée par le procès pour pornographie! Ce procès n'a pas été vécu comme une chance: "J'en ai conçu comme une humiliation et – oui, une bâtardise [...] Tout ce qui souligne mon nom me gêne". Il va donc sans dire que l'ouvrage *En présence...*, fruit d'un long entretien filmé (15 heures de rushes) est un document exceptionnel pour appréhender l'œuvre discrète, constitutive de l'être en devenir, le surgissement de l'écriture comme un "trajet" intérieur, celui d'une "forme qui travaille à s'accomplir"... L'auteur éclaire cette définition motrice de l'écriture d'une métaphore charnelle où l'on peut reconnaître le thème rimbaldien revisité de la quête de l'inconnu en gestation: "le plaisir est là aussi, il n'y a pas de raison de lui résister. C'est [...] comme si on étreignait une femme invisible... Un corps dont on ne connaîtrait pas les dimensions." L'entretien conduit par Jean-Luc Bayard apporte donc une lumière dense sur une œuvre en chantier perpétuel, dont l'inachèvement est la marque même de l'affrontement "à l'incapacité d'écrire". Remise en question permanente: "Je n'arrive pas à considérer l'œuvre comme un acquis."

S'il évoque *L'espace du poème*, Bernard Noël considère qu'il n'y a pas d'espace sans temps et que "l'écriture est une précipitation. Elle précipite du temps dans l'espace et l'y intègre" L'acte d'écrire est au présent: "La leçon numéro un de l'écriture, c'est qu'elle est au présent. On ne peut écrire qu'au présent, quel que soit le temps qu'on emploie." Évoquant aussi la responsabilité de l'écrivain, témoin de son temps, il dit encore: "Le présent est la peau de l'Histoire". Dès son arrivée à Paris, c'est par *La haine de la Poésie* de Georges Bataille qu'il s'est senti immédiatement "gravement attiré!" Le règlement abrupt de la question du lyrisme fait écho à cet attrait-rejet, d'abord intuitif, verbalisé plus tard: "La poésie a trop chanté; il faut qu'elle déchanse." *Le goût du temps, Sur un pli du temps, Traces du temps*, autant de titres symptomatiques d'une quête obsessionnelle, "vrai-faux voyage", dit encore l'auteur, sorte de "machine mentale à définir le génome d'une civilisation".

Civilisation en mutation, voire en déconstruction. Bernard Noël s'exprime aussi sur le rôle de la télévision qui a pris "la place de l'ancêtre" dans nos sociétés. Elle s'installe dans notre intimité et la prétendue information qu'elle diffuse dilue "tout sur le même plan: le sport, la guerre, les faits divers. Tout devient n'importe quoi..." Face à l'invasion télévisuelle, c'est la fonction même de l'écriture qui est en danger aujourd'hui, sa fonction de transmission... Résister aujourd'hui, c'est savoir se défendre "contre un ennemi insaisissable", donc en urgence, "lutter contre la privation de sens." Repenser la révolution par le sens.

Passant d'un champ à l'autre de son écriture polygraphe, Bernard Noël reconnaît l'influence lointaine de Faulkner et Malcom Lowry sur ses monologues. Des monologues à la scène, le théâtre l'a "pris par surprise".

L'expérience théâtrale commence en 1987 avec *La Reconstitution*, texte directement inspiré par l'assassinat de Loïc Lefèvre, tué dans le dos par le policier Burgos; citons également *Le Retour de Sade* dont un extrait, dit par Dominique Valadié, figure dans le DVD joint.



Le Syndrome de Gramsci est le premier des monologues (1994); *La Maladie de la chair* suivra (1995), puis *La langue d'Anna* (1998), monologue imaginaire prêté à l'actrice Anna Magnani. L'auteur dit avoir produit des effets de réalité en faisant parler Fellini, Visconti, Pasolini, Rossellini, avec une allure plus ou moins biographique. Enfin, *La Maladie du sens* (2001), etc. Bernard Noël, en ce qui concerne l'ordonnement de l'œuvre, dit vouloir rassembler en un même ensemble ses sept monologues, dont plusieurs sont encore inédits: "ma petite comédie humaine".

À partir de l'œuvre de Boulgakov et de la lecture récurrente de la Genèse, Bernard Noël s'est fabriqué "une petite mythologie personnelle": *Le roman d'Adam et Eve*. Il en résume ainsi l'esprit: "Les hommes, privés d'immortalité individuelle... ont inventé une immortalité collective, qui est la culture. La culture est devenue l'arbre de vie..." Culture aujourd'hui en danger...

À propos des livres qui abolissent les genres, "essaient l'écriture de toutes les façons", partiellement édités, mais toujours en chantier: *Le goût du temps*, *Une machine à voir*, *Bruits de langues*, *Fables pour ne pas*, Bernard Noël évoque "le temps sacrificiel de l'écriture", c'est-à-dire "la vie sacrifiée à l'œuvre..." Quant au "sacrifice de l'illusion par l'illusion", lui revient aussitôt la formule de Mallarmé qui parle de "glorieux mensonge". Ce sont ces "glorieux mensonges qui donnent du sens à la vie". L'auteur les oppose aux "tristes et bas mensonges" de la publicité et de la démagogie...

Les "peintres du désir", de Matisse à Zao Wou Ki, de Magritte à Vieira da Silva, d'André Masson à Jan Voss, sont les déclencheurs d'un important volet de l'écriture de Bernard Noël. Son ouvrage, *Les yeux dans la couleur*, trajet couvrant 33 années, en esquisse la quintessence. Le rôle de la peinture, selon l'auteur, est "de faire déborder l'espace, le déchaîner..." Il se plaît à citer cette assertion de Matisse: "Quand je peins, je vois dans mon dos". Matisse qui, selon lui, aurait pu confier à Aragon: "J'ai travaillé 50 ans pour qu'on dise: ce n'est que ça". Bernard Noël dit être "ancré dans l'obstination du refus", ne pas vouloir "être sauvé..." Si l'on n'a pu changer la vie avec Rimbaud, changer le monde avec Marx, reste la nécessité aujourd'hui de "changer la vue"! Sans renoncer, bien sûr, aux utopies fécondes...

Le DVD propose quelques fragments de ce long entretien et des extraits de l'œuvre lus ou joués, enchâssés dans la fabrication du Livre géant de Bernard Noël: *La Chronique de la Gruèlie*, œuvre de commande du Conseil Général de l'Indre pour la maison de Rabelais, La Devinière. Le peintre Geneviève Besse et le sculpteur Olivier Seguin effectuent sous nos yeux l'élaboration et la mise en page de l'exemplaire unique d'une taille supérieure à celle de ses concepteurs. À la hauteur de "la langue festive, la langue de carnaval... qui jette un désordre dans la mienne". Rabelais, pour Bernard Noël, plus encore que "notre contemporain" est "un perpétuel présent [...] parce que notre langue a besoin de la présence de la sienne pour s'enraciner à contre présent... contre un présent qui la détruit!"

Il convient de saluer l'initiative des éditions L'Amourier qui nous font partager l'aventure d'écriture et la réflexion, en action et en images, d'un auteur en situation dans notre époque et dans son chantier pluridimensionnel. En présence... donne à voir la marche et la démarche du Work in progress, selon la formule de Joyce reprise par l'auteur lui-même, dans le foisonnement de ce témoignage à vif...



Alors que son interlocuteur le questionne, l'écrivain Bernard Noël répond de sa voix douce et sonore : "Le désir d'écrire ne produit pas forcément de l'écriture... Le désir ouvre l'espace et lui donne une forme que l'écriture va combler... voilà ce qui m'intrigue : qu'est-ce que l'écriture vient combler à l'extérieur ?" Dans le monde qu'il s'est consacré à déchiffrer ? En le regardant, en le parcourant, il a trouvé l'horreur mais aussi la beauté, les deux souvent ensemble, qu'il réfléchit à travers ses œuvres et celles des autres – Magritte, Matisse, Nerval, Michelet ou encore Artaud, parmi tant d'autres. Cet entretien revient sur un itinéraire chargé sans le clore définitivement, et éclaire d'une lueur intérieure les expériences mentales et physiques de cet homme en les entremêlant. Celui qui suit le chemin de cette pensée trouvera son accomplissement dans une forme aigüe de complexité, expliquant de loin en loin les ressorts esthétiques et politiques d'une existence. Pour changer l'état du monde, il faudra avant tout modifier l'état de notre regard, c'est-à-dire notre présence, nous dit Bernard Noël. Dont acte...

